

## VÉCU PLASTIQUE SUR ESTUAIRE

21/07/09 ⇒ 16/08/09

### Épisode 2

YounaO

Le lendemain, soucieuse de pénétrer le cœur de Nantes, je prends direction musée des Beaux-Arts et entame ma visite du jour.

Une première étape à l'intérieur du musée des B.A. avec

#### **Ernesto NETO - Musée des Beaux-Arts de Nantes - A culpa civilizada**

Pour cette pièce j'écris de mémoire car je n'ai pris aucune note sur place. Une rencontre sympathique, suite à ma participation au questionnaire "estuaire", avec une personne du musée m'a permis d'en savoir plus.

L'installation est fantasmagorique, gravitationnelle. Aérienne et légère, elle se déploie sous la coupole de l'une des salles carrées du musée 19ème siècle. Architecture lourde, blanche, impériale, elle en impose. La pièce, elle, occupe les hauteurs de l'espace et descend par intermittence, "tentaculairement" telle une architecture urbaine ; celle d'un monde fantastique en lévitation. Rendue vaporeuse, évanescence par le déploiement horizontal d'un voile à environ 2m du sol, cette architecture spatiale blanche se fait nette en certains endroits depuis le sol par quelques béances du voile. Le long des murs de ce patio, délimitant une circulation semblable à celle des cloîtres, sont présentées les œuvres picturales d'un autre artiste nous donnant à imaginer les vestiges linguistiques, cosmogoniques de cette civilisation des nuages. J'ai eu la sensation de rencontrer une civilisation nouvelle, inconnue, perdue ou non mais apaisante, précise et réfléchie.

En opposition, au sol, des navires de papier, certains garnis de café, d'autres de sucre, haricots noirs ..., des chaînes noires mais fines, non semblables aux lourdes chaînes d'amarrage des bateaux, des chaînes d'esclavage, et deux longs canapés noirs, se faisant face par l'oblique, troués l'un et l'autre d'un petit cercle jaune, sont donnés en parcours. Le regardant circule ...

Quelques informations données généreusement au musée, éclairent alors ma perception : l'œuvre est bi-polaire. La première datant de 2006 et s'intitulant Leviathan Toth, fut présentée antérieurement à la chapelle du Panthéon. La seconde partie est au sol. L'installation est donc le résultat d'une pièce montée chronologiquement à l'envers. On pourrait s'étendre sur les associations d'idées liées à l'intitulé "Léviathan Toth" : bête marine, apocalypse, tentacules, écriture, scribe, archives, civilisations anciennes voire perdues...

Au sol, le propos est clair : l'esclavage est évoqué de manière "naïve" presque, sommaire et sa condamnation s'intensifie par ces deux formes noires se faisant face. Contrairement à la partie en lévitation, complexe formellement, défiant ainsi plus notoirement les lois de la pesanteur, la partie au sol est terriblement rampante, vide et simple formellement. Un parti-pris artistique de l'opposition formelle qui pourrait traduire un positionnement volontaire de jugement ou une légèreté de traitement par contre-coup du fait de la domination de l'œuvre aérienne ?

La montée à l'étage du musée rend possible une lecture de l'installation par la vision en plongée : la "civilisation des nuages" devient nette et le sol devient flou, voilé. Par contre, les deux formes noires/canapés se révèlent être des silhouettes humaines, allongées perforées en leur centre de ce trou. L'évocation de corps cibles devient plus tangible. Le propos acquiert une tension tragique plus

dense. Cependant, mon émotion reste déséquilibrée. Défiant elle-aussi les lois gravitationnelles, elle préfère se lover dans les sphères descendantes de tulle et de polystyrène, se lover dans les nuages.

### **Tania MOURAUD** - Chapelle de l'oratoire - Ad Infinitum

La projection vidéo est faite sur le fond courbe de la chapelle, son chœur ; le résultat donne une tri-dimensionnalité double, celle du film et celle de l'écran en trois panneaux, un triptyque.

L'entrée est surprenante. Un contraste violent assaille entre *extra* et *intra*. La plongée dans le noir est complète. L'agression est sonore tant le niveau est élevé.

Seule l'ouverture de la porte me permet de me retrouver dans l'espace et de repérer parallèles à l'entrée, deux canapés disponibles à gauche et à droite, face au mur de projection. Cependant s'il n'y a pas d'ouverture, il n'y a pas d'assise immédiate. L'accoutumance visuelle est progressive, perturbée par ce volume sonore élevé : un chant de baleine. L'acclimatation doit se faire tant sur un plan spatial que sonore.

Petit à petit, mes yeux s'habituent. Une barque longue, blanche et noire, peut-être, se dessine, posée en travers de l'espace central. L'acclimatation visuelle et sonore rend perceptible la barque, le fond, les murs donc le lieu. Cependant, loin de nous éloigner du thème de la vidéo, la nage et le chant d'une baleine en particulier, m'a-t-il semblé, très présent par ce haut niveau sonore qui ne se module jamais, qui demeure, ne me lâche pas et m'emporte ; la perception progressive et finalement nette du lieu m'oblige à ressentir avec plus d'intensité encore le chant qui devient CRIS. Les crachements, le goût du sel marin me vient aux lèvres et une empathie sensorielle m'envahit ; une sorte de sentiment tragique m'enveloppe mais sans impression morbide.

Je me sens partir dans ce périple marin avec cette baleine, "circonvoluant" avec elle, cétacé marqué de parasites bosselant.

Ce qui semblait peu engageant s'avère être une rencontre profonde et émotionnelle. Les tripes sont remuées. Et ce n'était pas le mal de mer !

Ad Infinitum est un long ballet sans début ni fin par lequel la plongée devient émotion et sensation.

Continuant mon tracé plastique, je poursuis mes rencontres animalières. Direction les douves du château et ses loups introduits. Je finirai cette journée par les mandarins de Céleste Boursier-Mougenot. La baleine, les loups, les mandarins/ vidéo/in situ/in situ musical.

### **Stéphane DIDET** - Les douves du château d'Anne de Bretagne - La meute.

Six ou sept loups ont été intégrés, mâles et femelles, dans une partie des douves du château, laissant l'autre partie ouverte au repos humain. Au cours du temps, la nécessité a été de séparer certains mâles et femelles afin de préserver la cohabitation.

Ayant lu le projet, cette intégration de loups m'a perturbée. Ne possédant pas ce côté "SPAphile", mon malaise à cette présence, pourtant ne me lâchait pas.

Hier, en complément d'informations, j'apprenais que les loups sont issus d'un élevage spécialisé dans la production d'animaux pour le cinéma ou autre action du spectacle. Cependant, le comportement sentait l'ennui -siestes prolongées- Les loups semblaient amorphes et certains mouvements circulatoires en 8 pouvaient traduire une certaine forme d'"aliénation", pensais-je alors.

Ma nuit fut hantée par les loups.

Aujourd'hui, parvenue jusqu'aux douves, il fallait que je vois ces loups : calmes, effectivement, les animaux semblent avoir chauds, comme nous. Mais l'inquiétude est désamorcée. J'écoute des bribes de renseignements : la sortie se fait à 10h00, le matin avec une énergie effervescente. La rentrée du soir se fait à 19h00, difficile, récalcitrante ; la faim les y engage finalement.

Je regarde les loups. Les loups n'ont pas l'air perturbé. Ils ne regardent pas l'homme.

Pourquoi des loups dans les douves ?

Un rapport de lieu et d'histoire locale évidemment mais au-delà ?

Ré-intégrer une part de sauvagerie au civilisé ?

Là, le propos se densifie : Où se situe la sauvagerie ?

L'animal sauvage est calme, ghettoïisé, régulé, rythmé. Il s'en trouve domestiqué : une domestication comportementale.

Le château est un lieu de civilisation. Les douves sont le lieu de la perte. La barbarie y régnait.

Aujourd'hui les douves sont calmes, juste habitées par des corps alanguis du "day".

Où se trouve cette part de sauvagerie ré-intégrée ? L'artiste aurait-il manqué son acte ?

Réfléchissons.

Que nous reste-t-il si ce ne sont les visiteurs ? Que vivent-ils de cette rencontre ? Ils viennent voir les loups... le zoo est OUVERT.

Le badaud se pose et le loup longe les murs.

Le badaud parle, s'exclame.

Le loup semble interroger davantage et involontairement il réactive des peurs ancestrales, occidentales, enfantines.

Le badaud crie au loup.

Le loup se tait et ne répond pas aux investigations.

Quel comportement est le plus sauvage ?

Où se situe maintenant la sauvagerie.

Question de lieu ; les frontières civilisations/sauvagerie sont floues. Les repères pervertis.

La dignité humaine serait-elle en faillite ?

L'homme s'est oublié.

L'animal jamais ne s'oublie sauf sous la contrainte.

Écrivant sur un banc face aux douves, je suis accostée par Peter. Jeune homme de 25 ans du Congo Kinshasa et non Congo Brazzaville. Après discussion, il m'accompagne vers la biscuiterie LU.

## **Vincent MAUGER - Biscuiterie LU**

Nous intégrons l'œuvre. L'espace d'exposition est vaste, en rez-de-chaussée, sous hangar, lumière zénithale en bande allongée.

La pièce pourrait être un "jeu" de construction en bois, à échelle humaine. L'assemblage madriers/articulations boulonnées avec cales bois, inonde l'espace en largeur, longueur, hauteur, marquant des dénivelés, donnant l'impression d'un squelette, celui d'un paysage de montagne. Elle est pénétrable avec des possibilités d'accès avec des hauteurs différentes.

Un dialogue s'instaure :

- "Qu'en penses-tu ?"

- "A quoi ça sert ?"

- "Cette question que tu te poses, a déjà une utilité. Et puis comment l'artiste a opéré ? Est-il parti d'un dessin préparatoire ? D'où a-t-il commencé sa construction ? Par les parties hautes ou les parties basses ? Par quel endroit ?"

- " Par là."

- "Et pourquoi par là ? Et pourquoi pas par le côté opposé ? Comment savoir ? Imagine la complexité de cette construction."

A l'intérieur de la pièce, des voies se dessinent.

- "Ne te souviens-tu pas de ces jeux de construction pour enfants ? N'as-tu pas la sensation d'avoir pu entrer dans ton jeu ?"

- "Si."

La sensation commence à naître. Sourire.

- "Tu vois, c'est semblable à un labyrinthe. On y rentre. c'est semblable à un jeu. Le but est d'en sortir ou de s'y perdre. L'art c'est comme ça, il peut être ludique. Le tout c'est de se laisser emporter."

- "Oui."

- "C'est comme pour la musique."

- "Ah oui, je suis musicien."

- "Donc, tu connais le plaisir de jouer, le plaisir de partager et l'émotion qui en naît."

- "Oui."

Nous sommes toujours dans le ventre de la pièce. Nous nous déplaçons tranquillement.

- "Pour l'art plastique, c'est pareil. Il s'agit de transcrire une émotion, une réflexion. la sensation est différente, peut-être moins accessible comparativement à la musique plus immédiate et plus facilement partagée mais cet art visuel repose sur cette même base. Tu ne trouves pas que vu d'ici, on dirait un paysage de montagnes ? Y-a-t-il des montagnes au Congo Kinshasa ?

- "Oui. Il y a une partie montagneuse. Et c'est vrai, on dirait des montagnes. Au Congo, il y a une partie étendue, haute..."

Deux jeunes s'approchent.

- "En fait, il y a des entrées."

- " Les entrées sont celles que tu te fabriques.

Elles seront bien évidemment différentes selon tes possibilités motrices. Imagine une dame âgée, vous ne pourrez pas bouger de la même façon et donc vous ne pourrez pas voir la pièce de la même façon". Nous continuons.

Nous sommes sortis.

La voie est plus ou moins existante, façonnée par les jeux de hauteur de la construction articulée : paysage graphique de montagnes représenté par ses lignes conductrices, cathédrale insolite et virtuelle....

Nous sortons de l'autre côté et nous longeons l'assemblage pour sortir. De nouveau la rue. Je laisse Peter devant le château et je me dirige vers la place du Bouffay.

### **Céleste BOURSIER-MOUGENOT - Place du Bouffay - From here to ear**

L'installation repose sur la reconstitution d'une cage pénétrable : enclos de *10x10m*. Les parois sont grillagées et renforcées par des bardeaux noirs horizontaux créant des interstices d'environ *8cm* : seul, au fil des parois, le regard s'infiltré.

A l'intérieur, 40 mandarins évoluent depuis le 5 juin. La nuit, ils semblent être transférés. Des volières sont en effet posées à l'entrée. 5 ou 6 guitares électriques branchées sont dispersées sur le lieu, installées à l'horizontal tels des perchoirs, cordes en visibilité. Les étuis sont au sol, transformés en mangeoires. Les oiseaux de par leurs visites sur ces perchoirs musicaux provoquent l'émission de sons électriques qui peuvent surprendre par leur effet mélodique, régulier, rythmé. Les

chants de ces mêmes oiseaux continuent de co-exister.

Après discussion, il apparaît que des évolutions ont été notées et que des re-calages en cours de monstration sont nécessaires.

#### POURQUOI ?

Les oiseaux s'acclimateraient à ces perchoirs. La maîtrise du son serait meilleure. Les oiseaux joueraient mieux.

Et durant de longues périodes, les premiers oiseaux introduits ont pu éviter de se poser sur tout perchoir sonore. Le 21/07/09, il a été nécessaire de ré-introduire 20 mandarins afin de ré-activer la possibilité de concert aléatoire.

De manière corollaire, il semblerait que la faculté des loups de "siester" longuement et de manière si abandonnée dans les douves du château, révélerait un état de confiance totale de l'animal face au lieu, à la situation et aux conditions de monstration. Ces loups sont issus d'un élevage du sud de la France ; ils souffriraient donc davantage de la pluie que de la chaleur. Élevés en louveries, ils jouiraient ici d'un espace moins confiné.

Suite à ces diverses rencontres plastico-animalières, il est à noter que l'intégration de l'animal à un espace artistique faciliterait son accessibilité immédiate. Le regardant est alors touché soit par les capacités singulières, oubliant quelque peu les conditions fabriquées les rendant possibles, soit par l'insolite d'une présence raccordant l'événement à du spectacle. Le regardant voit l'animal et non l'animal en corrélation à un lieu, un espace et un contexte.

C'est la présence physique et réelle de l'animal qui attire et non l'animal en tant que thématique. On en parle parce qu'on l'a vu, activant la rumeur. On en parle parce que c'est incroyable, suscitant l'intérêt.

The show must go on.

Le spectacle et l'anecdotique attirent les foules tandis que la réflexion est souvent reléguée au fin fond des oubliettes. Oubliant d'éprouver, la société de communication nous fait croire que le superficiel est la profondeur, que le spectacle est de l'art, que la sauvagerie est une dissidence. Alors que toute transgression constructive passe par la pensée. L'art peut s'en faire largement le vecteur. Il rend visible, il matérialise et engage la pensée.

*... AD INFINITUM, Il peut se faire REFUGE, construction mentale, par delà le temps et les espaces, malgré le PENDULE oscillant, il ne meurt jamais, sans cesse renaissant de ses cendres avec chaque fois la MEUTE des artistes ré-intégrant la sauvage résistance comme possible alternative à la pensée fabriquée, écoute l'estuaire te raconte... FROM HERE TO EAR...*

#### A suivre

Épisodes 3 et 4; estuaire sud et nord.